

NORAH BENARROSH ORSONI
HUGO MINCHELLA
ZIA PERTHUISOT

**Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire un
écrivain arabe ?**

Une rencontre avec Abdellah Taïa,
qui pourrait aussi s'appeler,

<< Je vais répondre à ta question mais d'une autre manière >>

Je voulais vous lire une lettre que j'ai écrite à ma mère. Elle est décédée il y a douze ans. J'ai 48 ans et ça fait partie des choses qui me reviennent comme un boomerang. Pas besoin d'aller les chercher, elles reviennent. J'ai consacré tellement de temps à des tas gens, mais je n'ai jamais eu la même curiosité pour ma mère. Elle est née en 1930 et je suis le dixième de ses enfants : qu'est-ce qu'elle a vécu avant moi ? Qu'est-ce qui fait qu'un homosexuel qui s'autoproclame victime de la société ne pense pas à ce que sa mère, son frère, ses sœurs, sa voisine prostituée ont pu vivre ? C'est comme si moi-même je les poussais dans une marginalité. Qu'est-ce qui fait que je n'ai pas été généreux avec quelqu'un qui s'est réveillé le matin pendant des années pour me nourrir ? Je lui envoyais de l'argent mais je ne lui ai jamais posé de questions.

C'est terrible.

C'est terrible.

Depuis qu'elle est morte, c'est des choses qui s'imposent à moi. Qui me poussent à réparer quelque chose par l'écriture.

Cette petite lettre, c'est le petit début de quelque chose. Un petit rien pour commencer.

**Est-ce que ton écriture vient de la parole de ta mère,
qu'elle utilisait pour survivre ?**

Le talent de ma mère, c'était de survivre : comment avec rien, on nourrit onze personnes ? Ce n'était pas une posture : si on ne mangeait pas, on allait mourir. L'écriture pour moi c'est ça : je n'ai rien et je ne suis rien, mais avec ce rien il faut que je fasse quelque chose. Je viens d'un monde totalement arabophone. Le français était la langue des riches. Quelque chose m'a dit qu'il fallait que j'aille vers le Français pour sortir de la pauvreté. Sur le chemin, je suis devenu écrivain.

Cette femme – ma mère – n'était pas écrivaine. On dit analphabète : comme si elle ne pouvait rien comprendre. Mais il raconte quoi Marcel Proust ? Il a connu des gens, ils ont disparu, un jour il les retrouve, ils ont changé physiquement, il se met à pleurer. Comment une mère analphabète pourrait ne pas comprendre ça ? Un fils étudie la littérature française et se dit Ah ma mère ne pourra jamais comprendre Balzac.

Les sociétés contemporaines nous poussent à l'individualisme. Pour s'émanciper, on tue des gens autour de nous. Bon, c'est vrai qu'il faut tuer le père, etc. Mais il y a des pères et des mères qui n'ont pas besoin d'être tués. Ils sont déjà tués. Ils sont déjà à terre.

**Écrire à sa mère, parler de sa mère :
c'est un gros sujet pour les écrivains.
Dans quelle généalogie de « lettres aux mères »
tu te situes, s'il y en a une ?**

J'ai l'impression que ce n'est même pas moi qui écris.

Cette femme parlait tellement ! Elle exposait devant nous ses stratégies de mensonges. On allait chez les sorciers pour jeter des sorts à ses ennemis. On débrieffait ensemble de ses conflits. Elle était remplie de vie, de monde, de superstitions, d'histoires à dire, redire, redire. Elle ne le faisait pas en cachette, en étant une petite femme de rien du tout. Elle nous impliquait tous là-dedans.

Je ne suis que le fruit de tout ça. Mes stratégies d'écriture viennent tout simplement d'elle. Quand je me suis mis à écrire, je n'ai pas eu besoin de me situer par rapport à d'autres écrivains : c'était une continuité de la vie.

On vous décrit souvent comme le « premier écrivain marocain à avoir assumé son homosexualité »...

J'ai beaucoup plus de mérite que beaucoup d'autres. J'ai passé des années à perfectionner ma maîtrise de votre langue. Et encore aujourd'hui, quand je signe mes livres, avec toutes mes publications étalées devant moi sur la table, on me demande « Mais c'est vous qui les avez écrits ? Tous ?! » Oui madame. Oui monsieur. « Mais, en arabe ?! » Mais non madame.

On est prêts à donner le prix Nobel à n'importe quelle personne qui baragouine deux mots d'arabe, mais moi j'ai fait une thèse sur Fragonard. Peut-être que même vous, vous ne savez pas qui c'est. Et pourtant ça ne suffit pas à ce putain de pays.

Qu'on dise « Abdellah : écrivain », je m'en tape. Mais je ne m'en tape certainement pas si les gens ne me voient pas comme gay. Il faut qu'ils pensent à moi et à ce que ça veut dire être gay. Dans les détails. Moi, je passe ma vie à être inondé par les histoires des hétéros : leurs copines, leurs mariages, leurs enfants. Inondé ! Cette inondation n'est jamais réciproque. Je vais être un peu hétérophobe mais j'ai passé ma vie à donner des conseils – ce que je n'ai pas fait avec ma mère ! – jusqu'au string à porter, à analyser les détails sexuels, comment ça rentre et comment ça sort... et j'ai même pas eu 2% de retour sur cet investissement.

Il faut être plus pédé que jamais !

Quelques mois après avoir publié mon deuxième livre, *Le rouge du tarbouche*, j'ai été interviewé par le magazine marocain *Tel Quel*. La journaliste m'a demandé si j'acceptais d'être étiqueté comme homosexuel dans le portrait qu'elle faisait de moi. J'ai réfléchi deux secondes et j'ai accepté. Je ne pouvais pas prétendre que d'un côté il y avait la littérature et de l'autre ma vie, et qu'elle n'avait rien à voir.

Au fur et à mesure de mes rencontres avec des journalistes, de mon entrée dans un certain espace médiatique, je me suis rendu compte que ce monde qui m'entourait était rempli d'ignorance. Au fond, ils ne veulent pas entendre ces histoires, nos histoires. Ils ne s'y intéressent qu'en surface, sans aucune profondeur. Tout ce que je peux faire c'est corriger, dépasser leur ignorance sans leur donner l'impression qu'ils le sont, ignorants.

**Dans ton œuvre, la frontière entre réalité
et fiction semble très poreuse.**

L'écriture autobiographique c'est une écriture biographique au pluriel. Quand j'écris mon autobiographie, dedans il y a forcément celle de ma mère, de mon père. Mon histoire ne peut pas concerner un seul corps et une seule voix. Dans ce corps il y a le corps des autres.

Mêler les corps, les voix c'est ce que je fais depuis le départ ; des histoires, des fragments, côte à côte. Ces récits, ces fantômes me hantent. Quand il y en a suffisamment, je les recrache. La littérature est une histoire de possessions, de folie.

**Comment tu es arrivé à l'écriture ?
Tu parlais notamment du cinéma comme porte
d'entrée.**

Ma famille ne pouvait rien faire pour moi, pour les agressions, ce qui m'arrivait dans le quartier en tant que pédé. Car le monde ne les avait pas préparés à défendre, protéger quelqu'un comme moi. Alors à l'époque je ne disais pas les choses comme ça, je les trouvais cons, nuls, injustes.

Mais il y avait les films égyptiens, le vendredi soir. C'est ça qui m'a sauvé. Tout à coup il y avait les images des vieux films égyptiens qui surgissaient, c'était en arabe, des corps qui nous ressemblait et qui racontaient l'amour et la pauvreté. C'était ces films qui passaient une fois par semaine et que je ne pouvais pas revoir. Donc j'apprenais les scènes par cœur et dès que le film se terminait je le repassais dans ma tête toute la semaine. Tout le monde n'avait pas vu le film, alors on passait toute la semaine à re-raconter les scènes aux autres, qui les racontaient à d'autres etc. Et les images, répétées et répétées avec d'autres mots ... pour moi c'est ça l'écriture.

Comment as-tu fait pour concilier l'écriture avec la survie matérielle ?

Je suis parti à Genève grâce à une bourse. Pourtant, pour moi, l'objectif était tout tracé. Je voulais dévorer la France. Paris, Isabelle Adjani, la Fémis. Je ne connaissais personne quand je suis arrivé à Paris.

Dans le métro, j'ai rencontré un garçon qui s'appelait Alain, et j'ai vécu avec lui rue Oberkampf. On s'est séparés au bout d'un an. Ensuite j'ai rencontré un tunisien. On n'avait pas de garants, c'était compliqué de trouver un appartement. On a fait une visite et je pense que les propriétaires ont été émus de voir cette chose, l'amour, sincère, entre deux personnes. Ils ont accepté de nous louer leur studio rue de Clignancourt, on a vécu là-bas, ensemble. C'est l'un de mes plus beaux souvenirs ici, en France. J'ai vécu la plus belle chose de ma vie dans cet appartement. Quand on s'est quitté, il m'a dit qu'un jour, je serais là et je me rendrais compte que j'avais laissé filer la plus belle chose de ma vie. Il avait raison.

Au début j'ai été gardien de musée, au Louvre, j'ai travaillé au Jardin des Plantes, j'ai été plongeur, j'ai enseigné la langue arabe en laissant des petites annonces. C'était la galère. Un jour, une amie m'a dit « Tu as l'air gentil, tu présentes bien, va voir dans une agence de baby-sitter ».

Je me suis retrouvé dans une famille française bourgeoise. Je me suis occupé d'un petit garçon, Tristan,

de ses 2 ans à son entrée au collège. Il faisait ses devoirs, j'écrivais à côté de lui. J'ai écrit mes premiers textes à ce moment-là. En 2010, je les ai quittés. J'ai obtenu le Prix de Flore. C'est à ce moment que j'ai commencé à en vivre. Je ne gagnais pas beaucoup mais je dépensais peu. Mais la galère administrative a duré des années.

Pourquoi écrire en français ?

Le déclencheur de l'écriture, on peut pas le maîtriser. Je crois qu'on écrit non pas parce qu'on est rassasié de littérature, mais parce qu'on se sent rien, nul, vide et affamé. Et parce qu'on est affamé, on veut leur prouver qu'on ne l'est pas.

J'ai écrit trois nouvelles en arabe. Mais ça ne m'intéresse pas tellement. Ce qui m'intéresse, c'est de batailler avec la langue française, la défier. Je veux leur montrer, à ceux qui me regardent de haut. Je veux les faire pleurer.

C'est parce que je voulais défier ces riches que quelque chose à été possible. Je ne me sens pas tellement dans la « maîtrise » du français. Je suis entré dans la langue française mais mon univers n'est pas devenu la sensibilité du français blanc ou de Balzac. Pour moi, les mots sont en français, mais c'est de l'arabe.

**Comment vis-tu entre deux langues,
mentalement et dans l'écriture ?**

J'avais 18 ans quand j'ai commencé à apprendre le français, à l'université. Je me suis bagarré avec cette langue jusqu'à 22 ans, pour parvenir à la maîtriser. C'est trop tard pour changer quoi que ce soit à ce qui habite un corps. Pour moi, c'est la langue arabe. Et c'est intéressant de voir son corps habité par deux langues en même temps : même quand je parle français, j'ai un goût d'arabe en moi. Je peux comparer ça à une rivière. Le lit de la rivière ne peut être qu'arabe, puisque je suis né dans une géographie, dans un espace où c'était cette langue qui permettait à l'imaginaire, aux histoires, à l'inconscient de circuler.

J'ai vécu six mois à New York et, plus j'apprenais l'anglais, plus le français disparaissait de mon esprit. Ça m'a fasciné. Au fond, avec quoi est-ce que j'écris ? Si j'arrêtais de parler français pendant un an, qu'est-ce qui sortirait de moi ?